

**« À force de forger, on devient forgeron », à force de travailler, on devient pécheresse :
la caractérisation de l'ouvrière dans la littérature populaire de l'après-guerre**

Océane Héraud, Université de Sherbrooke

Dans le cadre de l'École d'été du GRÉLQ et de la bourse d'initiation à la recherche au 1^{er} cycle des Fonds de recherche du Québec – Société et culture, j'ai effectué un stage, dirigé par la professeure Marie-Pier Luneau, sur la figure de la fille dans l'usine dans les imprimés populaires québécois de l'après-guerre. En effet, au Québec, du début des années 1940, jusqu'au milieu des années 1960, une « presse du cœur », adressée aux classes populaires, émerge. Comme démontré dans le collectif *Femmes de rêves au travail*, dirigé par Denis Saint-Jacques, l'une des originalités des romans et magazines populaires québécois de l'après-guerre est d'offrir, à un moment où les femmes investissent de plus en plus le milieu du travail, une forte représentation du travail salarié au féminin, et ce, avant le mariage. Par ailleurs, ces récits véhiculent et renforcent certaines conceptions essentialistes : la jeune héroïne fragile est en constant danger d'agression, face au héros incapable de contrôler ses pulsions sexuelles. De plus, « pour l[e] personna[ge] féminini[n], l'amour doit l'emporter sur le travail, car la véritable « carrière », c'est le mariage » (Saint-Jacques, 1998 : 35). De cette manière, si la secrétaire est dépeinte comme pratiquant un métier idéal pour rencontrer l'amour, l'ouvrière, une figure qui, jusqu'ici, n'a pas vraiment été étudiée par les chercheur-euses, est, quant à elle, caractérisée tout autrement. Non seulement elle est placée, au quotidien, dans un environnement à prédominance masculine, soit le milieu du travail, ce qui la rend susceptible d'être exposée, par cette promiscuité, aux relations pré-nuptiales qui contreviennent aux mœurs de l'époque. Mais encore, Will Straw, dans son article « La prostituée dans la nuit : étude de la presse à sensation au Québec, 1942-1960 », soulève l'hypothèse que, « [...] la stigmatisation de la prostitution s'attache à toutes les femmes participant à la vie publique et ne se confirmant pas aux positions attendues

d'épouse, de mère ou de jeune fille innocente. La difficulté de distinguer la prostituée de l'ouvrière à la recherche de divertissement ou participant à la sociabilité nocturne produit une confusion morale à laquelle *Police Journal* paraît très sensible » (2022 : 61-83).

Ainsi, sachant que, dans la littérature sentimentale de l'époque, la jeune fille est en constant danger d'agression, qu'est-ce que le fait de travailler en usine implique pour elle? Le premier objectif de cette recherche consiste à analyser le rapprochement entre la figure de la prostituée et celle de l'ouvrière : conformément à l'hypothèse de Straw, l'ouvrière contrevient-elle à la position attendue d'innocence chez les jeunes filles? Les agressions sont-elles faites dans un cadre du travail du sexe? Dans le même ordre d'idée, le second objectif est de déterminer si le métier de l'ouvrière lui permet d'accéder à sa véritable « carrière » : est-elle contrainte de vivre en marge de la société? Peut-elle se faire une bonne situation?

Méthodologie

En ce qui a trait à la méthodologie, j'ai découvert, grâce à une recherche par mots-clés dans les archives numérisées du GRÉLQ, trente imprimés qui présentaient une héroïne dans l'usine. Puis, j'ai sélectionné mon corpus final en fonction de la présence d'agression dans les récits. En ce sens, le constat des violences à caractère sexuel (VACS) s'est fait selon une définition anachronique et a inclus toute mention implicite et explicite d'un acte ou d'une intention d'acte de nature sexuelle sans le consentement libre et éclairé de l'ouvrière de telle sorte que dix publications ont été sélectionnées, car elles représentent une héroïne victime de VACS, ce qui correspond à une ouvrière de papier sur trois.

L'ouvrière : violée ou prostituée?

D'abord, la fille dans l'usine est parfois rapprochée à la travailleuse du sexe par son caractère, mais est-ce toujours le cas? Dans les romans *Poule de luxe* et *Froide comme un*

glaçon, les récits présentent des triangles amoureux entre l'héroïne, un jeune homme et une ouvrière libertine. La figure de la fille dans l'usine n'est donc pas unidimensionnelle et semble plutôt représentée de deux manières distinctes. D'une part, elle incarne un personnage secondaire frivole, aux mœurs légères. D'autre part, les héroïnes-ouvrières sont honnêtes, naïves et prudes. Or, l'opposition des figures amène la question suivante : la rivalité des deux ouvrières est-elle fondée sur leurs mœurs sexuelles libérales? Dans les deux romans, l'ouvrière racoleuse est dévalorisée dans le discours de l'héroïne vierge. En effet, celle-ci porte un jugement de valeur sur sa rivale en raison de son activité sexuelle. L'opposition entre ces deux figures féminines est notamment accentuée lorsque Germaine, l'ouvrière du roman *Poule de luxe*, dit à Ludger, son prétendant amoureux, que « s'il [lui] faut absolument la preuve d'amour dont [il] parlai[t], ce sera comme [il] voudra! » (Forestier : 8). Puis, après le refus de Ludger, elle lui répond : « tu dois me mépriser, maintenant, que je me suis ravalée au rang de Charlotte en voulant me donner toute à toi » (*Ibid.* : 8). L'héroïne, par l'utilisation des termes « ravalée » et « rang » établit une hiérarchie morale basée sur la virginité des femmes. En effet, Germaine se situait au-dessus de sa rivale, car l'héroïne respectait les mœurs de l'époque *a contrario* de Charlotte qui « est généreuse, plus que [Germaine]. D'ailleurs...ce qu'elle a à donner...ça vaut ce que ça vaut...puisque'elle l'a déjà donné à d'autres. Elle n'a rien à perdre, elle » (*Ibid.* : 6-7). Le discours de Germaine situe donc la virginité des femmes comme un enjeu social. En effet, elle lie la sexualité féminine à une « valeur » qui est réduite lorsqu'elle est « donnée » à plusieurs hommes. Les relations pré-nuptiales semblent alors participer à l'objectification d'une femme, car Charlotte, une ouvrière active sexuellement, a déjà, par l'implication pragmatique, « perdu » sa valeur. Dans les deux cas, les ouvrières, qu'elles soient « honnêtes » ou « racoleuses », ne semblent pas avoir d'agentivité sexuelle et sont caractérisées par l'absence ou la présence de cette sexualité. D'ailleurs, la dichotomie entre les deux personnages féminins s'inscrit à même les

pensées rapportées du héros. Dans *Froide comme un glaçon*, Laurent Varel compare constamment les deux jeunes femmes : « Immédiatement, [la « cigarette-girl »] plut à l'ingénieur, probablement parce qu'elle était tellement différente de celle à qui il était habitué. Anne Duboulin était froide et réservée. Beaucoup trop. Par ailleurs, la « cigarette-girl » semblait pimpante et pleine d'entrain et de vie. [...] Le couple s'enlaça bientôt. Laurent remarqua immédiatement autre chose. C'est que Georgette n'était pas guindée ni corsée comme Anne » (Desmarais : 8-9). L'ouvrière, rivale de l'héroïne, est son opposé : elle incarne la fille avec qui « avoir du fun », et ce, sans attachements (*Ibid.* : 27). De cette manière, l'héroïne-ouvrière n'est pas autant associée à la figure de la prostituée que le personnage secondaire. À preuve, les protagonistes des deux triangles amoureux sont agressés dans un contexte d'ivresse. Par exemple, dans *Poule de luxe*, l'instance narrative décrit la scène où Germaine « perd sa virginité » avec Philippe Dupont, son patron : « La jeune fille simplette qu'éblouit un homme élégant et qui se laisse prendre aux lieux communs d'usage. Il répéta qu'avant elle il n'avait jamais aimé vraiment. [...] Pour avoir péché par naïveté, et sous l'influence du porto trop capiteux, pour avoir abdiqué toute prudence, Germaine se voyait maintenant enceinte » (Forestier, *op. cit.* : 22). La formulation « péché par naïveté » défend ou innocente l'acte sexuel pour l'héroïne, car il insinue que Germaine n'avait pas nécessairement de mauvaises intentions. Cette justification est accentuée par « l'influence du porto » qui a pu troubler son jugement. De plus, l'instance narrative précise que l'ouvrière est « jeune » et « simplette », ce qui peut définir l'acte sexuel non pas comme délibéré, mais plutôt comme une relation involontaire causée par une lacune d'esprit critique et d'expérience. La description narrative sous-entend que l'acte est un viol, car l'ouvrière n'était pas apte à consentir librement et n'avait pas été informée ni n'avait compris les implications réelles, c'est-à-dire la possibilité de devenir une fille-mère. Pour les héroïnes, leur écart à la norme semble excusé, car il résulte d'une irrégularité dans leur mode de vie

habituellement conforme aux normes sociales. Cette justification leur permet d'être moins semoncées que leurs comparses ouvrières. De même, les héroïnes finissent par remporter le cœur des héros aux dépens de Charlotte et Georgette. La hiérarchie morale entre les filles « respectables », violées, et celles « aux mœurs légères », prostituées, est donc présente jusqu'à la fin des récits. Cette dichotomie tend, par la représentation des personnages féminins secondaires, à contribuer à la dépréciation sociale et morale des métiers de l'usine.

Également, l'association entre l'ouvrière et la prostituée amène à se demander : par qui se fait-elle agresser? L'héroïne est-elle victime de VACS par un homme de la même condition socio-économique qu'elle ou plutôt par un homme qui est dans une situation favorable pour procéder à un échange économique-sexuel? En ce sens, l'ouvrière se fait agresser dans sept cas sur dix par un homme d'une condition sociale supérieure à la sienne. De ces sept ouvrières, quatre sont engagées ou reçoivent une promotion par leur futur agresseur. De cette manière, une dynamique de pouvoir, d'autorité et de « dette » est instituée dès le début du récit. Par exemple, dans « Confidence amoureuse », un récit du magazine *Amour secret*, Lucille demande à son patron d'arrêter de l'accompagner le soir à la suite des « instructions sévères de papa qui ne transig[e] pas avec la bonne tenue et la morale » (Lemyre : 5). Monsieur Renaud, son patron, lui répond qu'elle n'a pas le droit de lui « prohiber l'amour [qu'il a] pour [elle] » (*Ibid.* : 6) : « Toutes ces augmentations dans vos salaires que vous avez obtenues sans les avoir sollicitées c'est moi qui ai fait en sorte de vous les obtenir de la Direction de l'Usine, c'est moi qui vient [sic] également d'obtenir votre promotion comme secrétaire particulière du vice-président et vous allez maintenant me plaquer? » (*Ibid.* : 6). Monsieur Renaud se sert de la compensation financière de Lucille à des fins de chantage afin d'obtenir des faveurs sexuelles. La relation n'est toutefois pas consentante : l'ouvrière n'amorce, ne sollicite, ni n'alimente ce type d'échange. La relation

économico-sexuelle est aussi présente dans *La Sirène*. Dans ce roman, Jacques, le fils du patron de l'usine, souhaite fréquenter Liane. Lorsque celle-ci hésite, il lui dit qu'il prouvera son amour pour elle en la faisant « passer au département des ventes [pour qu'elle soit sa] secrétaire [...] avec augmentation naturellement » (Desmarais, 1945 : 7). Jacques fait donc une corrélation entre l'argent et leur relation. Il ajoute aussi « donnez-moi votre bouche » qui a une connotation objectifiante, mais qui est surtout un ordre suivant une proposition monétaire (*Ibid.* : 7). Ainsi, l'agression apparaît comme un outil de chantage de la part des patrons. Par ailleurs, l'échange économique-sexuel n'est pas, pour l'agresseur, irréfléchi. À preuve, l'ouvrière est renvoyée dans la majorité des cas. Il y a donc une cessation de « paiement » après l'accomplissement de l'acte sexuel. Cette association avec le travail du sexe se retrouve dans toutes les maisons d'édition recensées, notamment dans les récits qui représentent un chantage sexuel, soit « Tête de Linotte » et « Confiance amoureuse » des éditions Bernard et *La Sirène* et *Poule de luxe* des éditions Police Journal. Par conséquent, la présence commune de cette sexualité déviante permet de stigmatiser le métier de l'ouvrière, de plus en plus populaire chez les jeunes Québécoises, car les agressions se produisent dans un cadre de travail du sexe.

Ainsi, l'hypothèse de Straw s'inscrit dans la figure de l'ouvrière de l'après-guerre par la représentation des personnages secondaires féminins et ouvriers « frivoles » et « libertins » et par le chantage sexuel des patrons de l'usine. En concordance avec le concept des années cinquante de la « reine du foyer » qui vise à ramener les femmes à la maison à la suite de l'effort de guerre, les imprimés sentimentaux semblent présenter une association entre la prostituée et l'ouvrière pour, entre autres, exposer aux lectrices les dangers du milieu du travail et promouvoir, par le fait même, une place à la maison plus « honnête », « respectable » et « sécuritaire ». En effet, malgré les bonnes valeurs d'Anne et de Germaine,

le fait de travailler dans l'usine les expose tout de même à voir et à commettre de nombreux péchés.

L'ouvrière : vieille fille ou épouse?

Ensuite, les VACS marginalisent les ouvrières dans six cas sur dix. De même, tous les récits des magazines représentent une ouvrière qui est, d'une manière ou d'une autre, à l'écart de la société normée. Dans « Toute ma misère » du magazine *Histoires vécues*, « La délaissée » des *Drames de la vie*, « Confiance amoureuse » d'*Amour secret* et le roman *Poule de luxe*, l'ouvrière est forcée de quitter son domicile. Par exemple, dans « Confiance amoureuse », l'héroïne se fait « chasser » de la maison familiale après qu'elle et Monsieur Renaud, son patron, ont une relation sexuelle : « Mon père m'avait chassé irrévocablement de la maison et maman avait elle-même refuser [sic] de me faire ses adieux parce qu'elle qualifiait ma conduite d'indigne de la famille et du nom qu'elle portait » (Lemyre, *op. cit.* : 7). En conséquence de l'acte sexuel hors norme de l'ouvrière, les parents de Lucille excluent leur fille de leur habitation, mais aussi de leur famille. La victime déshonorée est alors contrainte de vivre avec son agresseur qui la force également à quitter l'usine. Par le fait même, Monsieur Renaud détient un contrôle financier entier sur l'ouvrière. La double expulsion, du domicile et du travail, renforce la dynamique tordue entre les deux personnages et semble empêcher l'ouvrière de se sortir de cette situation malsaine. Ainsi, lorsque l'ouvrière demande à Monsieur Renaud de « régulariser leur fausse situation », elle est démunie de tout pouvoir et d'argument (*Ibid.* : 15) : « -Lucille, tu me fatigues avec ces questions de mariage, de supposée femme. Tu es heureuse, tu es comblée, tu as plus que n'importe quelle femme n'a jamais eu. De quoi te plains-tu donc? » (*Ibid.* : 15) Son agresseur soulève l'absence de choix que l'ouvrière a. La question rhétorique infère que la situation marginale de Lucille est préférable à la rue, lieu où elle se retrouverait si elle le quittait, faute

d'un réseau familial et de moyens financiers. Le déshonneur familial participe donc à la marginalisation de l'ouvrière, mais peut-elle se faire exclure de la société par une conséquence directe de l'acte sexuel? En ce sens, la situation de fille-mère, très réprouvée par la société, est un des destins communs des ouvrières violées, notamment dans « Tête de linotte », « La bête amoureuse » et *Poule de luxe*. Dans « Tête de linotte », un récit du magazine *Histoires vécues*, Rosette, une ouvrière de quatorze ans, a une relation sexuelle avec son patron, Laurent. Lorsque ce dernier se réconcilie avec sa fiancée, il licencie Rosette et menace de faire subir le même sort à son père : « -Écoutez Rosette, si vous ne voulez pas que votre père soit congédié, qu'il quitte l'usine et sans références, que jamais il soit [sic] capable de travailler dans cette ville, il faudra promettre de ne jamais m'ennuyer. /-Mais où irais-je? Je n'ai pas le sou, aucun parent.../-Ce n'est pas ma faute, tirez-vous d'affaires. Les filles comme vous sont toujours pressées de se jeter à la tête du premier venu mais quand elles sont dans l'embarras elles ne savent plus quoi faire. [...] Il y a à Montréal des maisons dirigées par les religieuses et qui recueillent les petites filles comme vous et s'occupent des bébés...» (1953 : 17). Dans cet extrait, Laurent infantilise, mais responsabilise aussi Rosette. Il l'oblige à porter le blâme et la responsabilité des conséquences de leur acte sexuel, soit un bébé, tout en la situant comme inférieure à lui, autant par son âge, sa décision d'avoir une relation sexuelle pré-nuptiale avec lui, que par sa nouvelle condition de fille-mère. Rosette est alors forcée de se retirer de la société « pour expier et attendre » sans quoi son déshonneur entachera la réputation et la qualité de vie de sa famille. Par conséquent, les VACS résultent souvent en une marginalisation de l'ouvrière dans les magazines sentimentaux. Comme établi dans l'article de Luneau et Warren, « Le brouillage des genres. L'imaginaire réaliste et fictionnel du magazine Histoires vraies (1943-1957) », les magazines d'histoires « vraies » ou « vécues » ont un contrat de lecture qui « n'est ni celui de la vérité, ni celui de la vraisemblance, de la plausibilité ou de la véracité, mais celui de la possibilité » (2021 : 3).

La présence constante de la marginalisation de la fille dans l'usine dans les magazines sentimentaux semble confirmer une stigmatisation discursive autour de la figure, mais surtout du métier qu'elle occupe. Le fait de travailler dans l'usine a, pour elle, la conséquence d'être mise à l'écart de la société normée, car elle « perd sa virginité » avec un homme de l'usine, et donc, n'a pas accès à sa véritable « carrière », soit un mariage d'amour.

Cependant, les héroïnes romanesques ont, quant à elles, accès au bonheur. Les finales heureuses, caractéristiques des romans sentimentaux, n'échappent pas au traitement thématique des agressions sexuelles. Les VACS pourraient-elles être une épreuve à passer pour l'ouvrière afin d'accéder au mariage? Dans *La Sirène*, Liane souhaite d'abord s'engager romantiquement avec Pierre, un autre ouvrier. Puis, lorsque Jacques, le fils du patron, lui montre de l'intérêt, elle rompt avec son premier prétendant amoureux : « Cet outrage à la prudence, Liane Vasseur le répétait pour la cinquième fois en deux semaines. [...] Cependant, elle avait un but véritable. C'était d'une part, prendre un certain ascendant sur le fils du patron... et en second lieu, se faire un avenir par un mariage rapidement bâclé » (Desmarais, *op. cit.* : 4). L'héroïne souhaite donc se marier non pas par amour, mais pour améliorer sa condition sociale, ce qui, dans les romans sentimentaux de l'époque, constitue une faute grave. Les VACS semblent ainsi un dispositif narratif pour mettre à l'épreuve l'héroïne. Un soir, après être sortie dans plusieurs soirées et clubs, Liane demande à Jacques de la raccompagner chez elle : « [Jacques] stoppa bientôt et comme Liane allait descendre [sic] il la saisit par un bras, la renversa sur le siège de l'auto et il l'embrassa avec frénésie. La jeune fille tentait de se dégager. Ses cris étouffés s'entendaient à peine. Soudain, Jacques se sentit saisir rudement par les épaules et lancer hors de sa voiture. Il aperçut, dans la lumière du réverbère, la haute stature de Pierre Ménard » (*Ibid.* : 22). L'extrait met directement en conflit les prétendants amoureux de l'héroïne. L'ouvrière est alors confrontée à choisir entre les deux

hommes. La question s'impose : optera-t-elle pour l'homme riche qui se plaît à participer au divertissement nocturne avec elle ou pour son sauveur qui l'aime « plus que tout autre » (*Ibid.* : 25)? Dans *La Sirène*, Liane décide de fiancer Pierre et, grâce à son choix d'amour, est récompensée par une meilleure situation socio-économique. En effet, en fin de récit, le patron de l'usine offre à Pierre la direction du département de l'expédition, une promotion qui améliore la condition sociale du nouveau couple. Également, dans *La même au cœur d'or*, Solange, une jeune ouvrière naïve et pure, souhaite marier Albert Gagnon, un pauvre ouvrier. Un soir, la « servante » de sa sœur l'appelle en lui demandant de se rendre à une adresse. Lorsque Solange arrive au lieu de rencontre, un vieil homme lui fait des avances :

- Voyons, belle enfant, dit l'homme en roulant de gros yeux fous, que diriez-vous d'un charmant logis comme celui de votre sœur, hein? / Solange commençait à comprendre. / - Et toujours de l'argent plein votre bourse pour vous acheter de belles toilettes, hein? Continua l'homme souriant toujours. / Solange se leva et s'élança vers la porte (Forestier : 28).

Dans cet extrait, l'ouvrière résiste aux propositions du riche homme. En le mariant, elle aurait fait partie de la classe supérieure comme sa sœur qui a, quant à elle, accepté un arrangement similaire. Le refus catégorique de Solange, par amour pour Albert, est ainsi récompensé. En effet, Albert et elle reçoivent, à leur mariage, un cadeau anonyme de « dix billets de cent dollars », un montant considérable. La finale heureuse des romans suit donc une preuve de la valeur morale des ouvrières. Leur décision de respecter les normes sociétales de l'époque leur permet non seulement d'accéder à leur « carrière », mais aussi d'obtenir une meilleure situation économique.

En soi, l'ouvrière améliore ou aggrave systématiquement sa condition sociale à la fin de chaque récit. La situation marginale de la fille dans l'usine des magazines apparaît comme une mise en garde pour les jeunes filles en ce qui a trait aux conséquences possibles de leur intégration sur le marché du travail. En effet, l'étiquette « d'histoires réelles » peut influencer

la lecture des différents récits où les ouvrières racontent comment elles se font agresser, puis déshonorer. Ces histoires et leurs conséquences peuvent paraître alors plus probantes grâce au contrat de lecture qui est établi. Par ailleurs, les romans qui présentent une ouvrière violée semblent avoir le même objectif que les représentations des magazines. Toutefois, la salvation des héroïnes, par leur preuve de moralité, peut servir à encourager les jeunes filles à respecter les normes morales et religieuses de l'époque. En effet, malgré leur travail et leur condition socio-économique, les filles dans l'usine peuvent se faire une bonne situation si elles montrent qu'elles sont aptes à agir en véritables épouses honnêtes.

En conclusion, la représentation de l'ouvrière violée apparaît comme le symptôme d'une crainte collective que les jeunes femmes, de plus en plus nombreuses sur le marché du travail, s'exposent aux relations pré-nuptiales en raison du nouveau contact prolongé avec plusieurs hommes virils et audacieux, ce qui concorde avec les stéréotypes de genre véhiculés dans les imprimés de l'après-guerre et l'association entre la prostituée et l'ouvrière. Les récits cherchent donc à prévenir l'irrespect des codes moraux et sociaux de l'époque, c'est-à-dire se faire une bonne situation sociale, ne pas travailler, n'avoir des relations sexuelles que dans un but de procréation conjugale, etc., afin de maintenir l'idéologie dominante. En somme, les imprimés populaires de l'après-guerre font un lien entre le marché du travail et une sexualité déviante. Cette association participe à promouvoir l'idéologie patriarcale des « femmes à la maison » honnêtes et respectables et d'une sexualité maritale procréatrice. Enfin, les prochaines étapes quant à l'étude de cette figure seraient de comparer les termes liés à la sexualité utilisés par les différents actants afin de déterminer l'agentivité sexuelle de chaque personnage, mais aussi les discours dominants et de relever les différences dans les conséquences sociales et sentimentales des VACS pour les héroïnes selon le type de travail

et de situation sociale initiale. Par exemple, il serait possible que le traitement ne soit pas le même pour la secrétaire que pour la mannequin ou la cigarette-girl.

Références bibliographiques

Corpus

DE GUISE, Jean-Paul (s.d.). "La délaissée", *Les drames de la vie*, n° 27, pp. 7-10.

DESMARAIS, Lucien (1945). *La sirène*, *Police-Journal*, 32 p.

FORESTIER, Paul (s.d.). *La mère au cœur d'or*, *Police-Journal*, 31 p.

FORESTIER, Paul (s.d.). *Poule de luxe*, *Police-Journal*, 32 p.

LEMYRE, Rita (s.d.). "Confidence amoureuse", *Amour secret*, pp. 3-6 et 15.

LEROUX, Gustave (s.d.). "La bête amoureuse", *Histoires vraies*, n° 109, pp. 3-7.

PINEAULT, Andrée (s.d.). *Vengeance d'amant*, *Police-Journal*, 32 p.

ROGER, Pol (s.d.). *Dans tes bras*, *Police-Journal*, 32 p.

(s.a.) (1953). "Tête de linotte", vol. 4, n° 226, *Histoires vécues*, pp. 13-18.

(s.a.) (s.d.). "Toute ma misère", *Police Journal*, pp. 9-13.

ZÉPHIRE, Jeanne (1952). *Froide comme un glaçon*, *Police-Journal*, 32 p.

Sources théoriques

BETTINOTTI, Julia (dir.) (1986). *La Corrida de l'amour : Le roman Harlequin*, Montréal : Université du Québec à Montréal, 160 p.

BLANDIN, Claire (dir.) (2018). *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris : Armand Colin, 324 p.

LETOURNEUX, Matthieu (2017). *Fictions à la chaîne : littératures sérielles et culture médiatique*, Paris : Seuil, 546 p.

LUNEAU, Marie-Pier et Jean-Philippe WARREN (dir.) (2023). *L'amour à 10 sous. Le roman sentimental québécois de l'après-guerre*, Montréal : Septentrion, 258 p.

LUNEAU, Marie-Pier et Jean-Philippe WARREN (2022). *L'amour comme un roman. Le roman sentimental au Québec, d'hier à aujourd'hui*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 368 p.

LUNEAU, Marie-Pier et Jean-Philippe WARREN (2021). « Le brouillage des genres. L'imaginaire réaliste et fictionnel du magazine *Histoires vraies* (1943-1957) », *Belphégor* [En ligne]. DOI : 10.4000/belphégor.4239.

LUNEAU, Marie-Pier et Jean-Philippe WARREN (dir.) (2022). « Sur les traces du récit sentimental québécois (1920-1965) », *Études françaises*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, vol. 58, n° 1, pp. 5-185.

SAINT-JACQUES, Denis (dir.) (1998). *Femmes de rêve au travail*, Montréal : Nota bene, 187 p.

SAINT-JACQUES, Denis (dir.) (1998 [1994]). *L'acte de lecture*, Montréal : Nota bene, 338 p.

STRAW, Will (2022). « La prostituée dans la nuit : étude de la presse à sensation au Québec, 1942-1960 », *Tangence*, n° 130, pp. 61-83.